

Jack Pollock

Un Torontois en Provence

Éric Warot

Volume 30, Number 122, March–Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Warot, É. (1986). Jack Pollock : un Torontois en Provence. *Vie des arts*, 30(122), 79–79.



JACK POLLOCK

UN TORONTOIS EN PROVENCE

Éric WAROT

Jack Pollock a la beauté du diable, quelques-uns de ses vices et toutes ses qualités. L'enfer brûle en lui et lui donne ces yeux de feu, ces mèches souples comme des flammes, le teint cuit ou cendreuse suivant les jours (un teint de Peau-Rouge comme sa mère ou d'Irlandais comme son père).

Après avoir dirigé à Toronto, de 1960 à 1982, la Pollock Gallery et exposé les meilleurs peintres canadiens (Norval Morrisseau, Ray Cattell, Tony Calzetta, Ken Danby, Andrea Bolley et d'autres) ainsi que des artistes étrangers (Andy Warhol, Josef Albers, Vasarely, David Hockney, ...), il est passé de l'autre côté de la barrière et a rejoint ses artistes dans la grande aventure de la création. Pour trouver la solitude et l'inspiration nécessaires à cette création, il s'est réfugié dans sa maison de Gordes, en Provence. Une haute maison nichée dans un contrefort de l'église et dominant l'abîme d'un précipice. Une maison où, dit-il, «je suis obligé d'affronter mes démons tous les jours».

Jack Pollock peint avec un emportement méthodique, avec une furie réfléchie. Toute une vie passée à organiser des expositions, à explorer, à comparer et à peindre, lui a donné une parfaite maîtrise de l'espace pictural, un goût très sûr – jusque et y compris dans le mauvais goût –, et l'inébranlable conviction que l'art exige un engagement total.

Cet homme est inspiré. Chez lui, pas de froid calcul, mais une force intérieure, une vitalité, une énergie qui le consument et demandent impérieusement à prendre forme sur la toile. Pollock peint vite, sans repentirs, avec une science infuse de l'harmonie et de l'opposition des couleurs, avec un art consommé de la com-

position. Il travaille autour de quelques thèmes et de quelques objets, peu nombreux, qu'il montre sous des éclairages et dans des assemblages différents. Il dessine d'abord sur la toile les éléments de sa composition. Son trait a une étonnante sûreté d'ensemble qui le dispense de la minutie du détail et, dans ses tableaux comme dans ses dessins, manifeste un style qui n'appartient qu'à lui et vaut mieux qu'une signature. Comme la peinture fulgurante et allusive du moine zen est le fruit d'une vie de méditation et de concentration, l'assurance de Jack Pollock est le résultat de quarante années passées à se former l'œil et la main dans les marges de la création artistique.

Sa rapidité d'exécution n'a rien à voir avec la facilité. Il n'y a pas de peintres plus consciencieux. «Bien sûr, dit-il, je cours des risques et quelquefois je me casse la gueule. Quand cela arrive, je recommence le tableau à zéro. Mais je ne sais pas travailler lentement. Mes meilleurs tableaux me viennent aisément et vite. Si je me pose des questions, si j'hésite, si je me torture les méninges, mes toiles en souffrent. Elles sentent l'effort, elles sont laborieuses, elles n'ont pas cette simplicité enfantine, cette joie immédiate que j'attends d'elles.»

Depuis son installation à Gordes, en avril 1984, il a eu, rare privilège pour un artiste canadien, trois expositions particulières: à Gordes, en septembre 1984, à Marseille, en avril, et à Vichy, en juin 1985. Stimulé par ces expositions et aiguillonné par sa liberté nouvelle, il a peint près de deux cents images de tout format en un an. «Toute ma peinture, dit-il, est autobiographique. C'est pourquoi je peins par séries de tableaux qui commentent un

événement de ma vie quotidienne, illustrent un aspect de ma personnalité ou expriment une émotion vivement ressentie.» Ces séries sont assez contrastées pour paraître s'exclure mutuellement. A première vue, en effet, il n'y a rien de commun entre des natures mortes sereines jusqu'à l'extase et des constructions où clous et barbelés tourmentent et déchirent la toile.* Entre la série des Fenêtres, hantée par le barreau en épi – l'«estripocat», ou étripechat – des fenêtres provençales, et celle des Sillies, ces tableautins fantasques où se manifeste l'humour le plus plaisant. A la veille de son exposition à Marseille, Jack Pollock lui-même s'inquiétait de cet apparent manque d'unité, qui risquait d'égarer le public. Le consul du Canada, Terry Cormier, était présent et s'empressa de le rassurer: «L'énergie qui rayonne de ces toiles est bien la même, et tout le monde vous y reconnaîtra. Ce qui fait l'unité de cette exposition, c'est l'énergie.»

Nul n'est prophète en son pays, et Jack Pollock pas plus que les autres. Il lui reste encore à exposer au Canada. «Après toute l'excitation de préparer mes expositions françaises, conclut-il, j'ai l'impression d'être un acteur entre deux actes de la pièce qu'il joue. Le premier acte, c'était la France; le deuxième acte, c'est le Canada. Je suis la vedette de ce théâtre, de même que chacun de nous est la vedette de sa propre vie. Je sais que j'ai bien joué au premier acte et que je jouerai encore mieux au second. Mais en attendant de remonter sur la scène, c'est le vide. Je ne suis rien: ni tout à fait une personne, comme à la ville, ni tout à fait un personnage, comme au théâtre.»